

« Nouons-nous »

Autour d'un pronom politique

*Nouons-nous*¹ : la romancière Emmanuelle Pagano a donné ce beau titre à l'un de ses livres, un recueil d'histoires où chaque chapitre est occupé à dire la forme précise d'une relation d'amour.

Nouons-nous ; cette formule emporte, entraîne, elle a la justesse du poème, infaillible. On y reçoit le « nous » comme une sorte d'appel : oui, faisons-le, nouons-nous. On y entend que dans le « nous » quelque chose (mais quoi au juste ?) se noue, doit se nouer, et pourra donc aussi bien se dénouer. On y devine aussi que penser et éprouver le « nous » amoureux pourrait n'être pas inutile à une réflexion sur le commun, autrement dit que le « nous » d'amour pourrait, si on l'écoute, s'infinir en politique (cette expansion du « nous » amoureux, objet millénaire de la lyrique, fut d'ailleurs le terrain d'élection des poètes de la Résistance : Aragon, Eluard, Char, comme elle l'est aujourd'hui pour quelqu'un comme Stéphane Bouquet). On pressent que quelque chose peut cependant vite se mettre à bégayer ou à s'enkyster dans la profération du « nous » – dans un abus du « nous », de ce « nous » très noué que l'on connaît bien aujourd'hui. On comprend, enfin, qu'il revient sans doute à la réflexion linguistique et à la littérature de creuser les scènes possibles du « nous », des « nous », puisque c'est bien de langue, de pronoms, de prise de parole – et pas seulement de communauté ou de pluriel – qu'il est, avec « nous », question. Autrement dit : qu'il faudra pour penser cela le secours des écrivains et de tous ceux qu'anime un rapport médité à la langue (de tous ceux pour qui la langue change quelque chose).

La force d'emportement, d'appel, mais aussi l'espèce d'alerte que fait entendre le titre d'Emmanuelle Pagano me sont revenues devant plusieurs réflexions récemment consacrées par des philosophes et des écrivains au pronom

1. E. Pagano, *Nouons-nous*, Paris, P.O.L., 2013.

« nous » ; certaines prennent la langue (c'est-à-dire ici la grammaire des pronoms) et les façons dont peut s'y éprouver la politique très au sérieux, s'appuyant notamment sur Benveniste ; d'autres ne se mettent pas tout à fait à son écoute. Et alors s'encouragent des pensées, des élans et des pratiques du collectif assez différents.

Où passent les cercles ?

Tristan Garcia, philosophe, a publié l'an dernier un ample essai intitulé *Nous*². Il parcourt toute l'aventure de l'émancipation, ou plutôt des émancipations modernes, c'est-à-dire de la venue à la visibilité de collectifs auparavant invisibilisés. Ces collectifs sont conçus comme autant de « nous » différents, proliférants, contradictoires (nous les femmes, nous les juifs, nous les noirs, nous le peuple, nous ce qui vit, etc.), mais susceptibles de se croiser à l'intérieur de chaque individu. Tristan Garcia s'interroge ainsi sur la multiplicité interne qui marque aujourd'hui, plus explicitement qu'avant, toute identité individuelle. Il part aussi à la recherche des « contraintes » d'identification qu'il y aurait vraiment au fond de nous, s'applique à montrer la fragilité de chacune des grandes catégories d'appartenance (l'espèce, le genre, la race, la classe, l'âge, traitées selon une même logique « ensembliste », et qu'il s'emploie – mais est-ce encore nécessaire ? –, à dénaturer) et à diagnostiquer une crise de ces catégories, afin d'expliquer comment notre époque, qui n'y croit plus, les maintient malgré tout dans beaucoup d'usages stratégiques. Il conclut enfin à l'espoir d'un rapport assoupli à l'identité, qui ne force ni les différences ni les ressemblances.

Le livre est solidement charpenté, fourmille de cas et de rappels historiques, et aide à nommer, avec le problème du « nous », ou plutôt des « nous » et de leurs affrontements, un point vif de nos existences contemporaines : de nos façons de vivre la politique, d'éprouver des solidarités ou des conflits, et de *dire* la politique (de dire en vérité ce qui nous y manque, ce qu'il nous faudrait).

Tristan Garcia a raison de poser la question du « nous » sur le terrain de l'engagement et des émancipations ; mais

2. T. Garcia, *Nous*, Paris, Grasset, 2016.

son analyse prend le risque de s'affaiblir dans une interrogation un peu convenue sur l'appartenance, qui au mieux se voit pluralisée, compliquée, dénaturalisée, mais pas exactement repensée à l'écoute de la langue. Car *Nous* n'entre pas vraiment en matière sur « nous », n'ouvre pas l'espace linguistique du mot « nous », ne s'avance pas sur la scène pronominale. Son sujet est à la fois plus ample et plus simple : c'est, il me semble, la grande question de la communauté, ou plutôt des communautés et de la participation de chacun d'entre nous, aujourd'hui, à une pluralité de « cercles » identifiants, foyers de fidélités, de traits et de revendications, au centre desquels chacun a à se situer. Tristan Garcia se demande ainsi ce qu'il en est de l'identité contemporaine, une identité faite d'inclusions plurielles et d'exclusions multiples, c'est-à-dire d'appartenances contradictoires. Et il rapporte la question pronominale à celle d'une multiplicité de *noms* : les femmes, les homosexuels, les Français, les vivants, etc.

L'imaginaire spatial qui anime l'ensemble de cette démarche (le découpage de « cercles », avec leur périmètre, leurs intersections, leur superposition – pour une identité en « calques » empilés, s'opacifiant les uns les autres) a son originalité, mais il encourage une figuration peut-être trop simple du politique, reconduit à des affaires d'identification et d'appartenance – d'appartenance d'un sujet à de plus vastes ensembles, ces noms auxquels il s'identifie, qui existent autour de lui comme des contenants et qui s'organisent en autant de sous-ensembles : « À chaque diamètre de ce cercle qui augmente ou diminue correspond un état donné de nous » (p. 9). Cela permet de mettre en lumière les identifications contradictoires auxquelles les sujets sont souvent soumis, et entre lesquelles ils doivent faire leur chemin politique : une femme noire homosexuelle par exemple, à quel nom s'identifiera-t-elle pour espérer plus de liberté ? « Tout est une question de priorité entre les cercles » (p. 30). D'ailleurs, « de temps en temps, à certains instants importants de notre vie, notre ordre des nous change soudainement et la forme même de nous se transforme : nous nous sentons bouleversés, et convertis, ou bien défroqués de nos anciennes convictions. Chacun a fait l'expérience de changer en soi la priorité de ses appartenances, et de voir alors se transformer sous ses yeux le découpage de tout ce qu'il perçoit » (p. 113). La question

est forte. Mais ce n'est pas là exactement poser le problème du « nous », ni même celui du « commun », qui impliquent d'interroger non des ensembles ou des découpes, mais ce que peut être un sujet collectif, un sujet qui ne correspond à aucune personne déterminable; et donc d'interroger le genre de liens qui s'inventent, s'instituent ou se forcent dans ce sujet collectif: des nouages et des dénouages. (Ainsi le *Comité invisible* en appelle-t-il, depuis la publication de *L'Insurrection qui vient*, à la constitution d'un nous qui « ne se définirait pas – comme le font généralement les collectifs – par un dedans et un dehors, mais par la densité des liens qui la composent » (cité p. 41).)

L'auteur se montre si peu sensible à la question pronominale que, par exemple, « Nous sommes tous des juifs allemands » ou « Nous sommes Charlie » (à vrai dire, c'était plutôt « Je suis Charlie ») lui paraissent des énoncés menacés d'« inconsistance », parce qu'ils ne peuvent pas aboutir à des identifications littérales. C'est faire peu de cas de ce qui s'invente dans des scènes grammaticales comme celles-ci. Et qui pour « Je suis Charlie » notamment, ne consistait pas vraiment à renvoyer « tout un chacun à une brutale question identitaire en le sommant d'y répondre³ »: en êtes-vous ou n'en êtes-vous pas?, mais au partage d'un deuil, où il ne s'agissait pas d'endosser une propriété mais une blessure. Formules d'hospitalité, non d'identification.

Parler de « nous », parler du « nous » et pour « nous », cela encourage en effet une interrogation d'un ordre un peu différent, et suppose une attention linguistique, adossée à une patience et à une intensité dans le rapport à la langue et à ses scènes; dispositions que l'on peut, avec confiance, aller chercher chez des poètes ou chez des auteurs qui s'efforcent de se mettre durablement à leur écoute; au premier chef, dans le travail impressionnant conduit par Martin Rueff sur les « transactions pronominales », et dont l'auteur jette les bases dans ce même numéro.

À la représentation spatiale de cercles concentriques ou intersectés, la linguistique a en effet beaucoup à objecter, et encourage à entendre dans « nous » bien d'autres choses; à

3. P. Boucheron et M. Riboulet, *Prendre dates*. Paris, 6 janvier-14 janvier 2015, Lagrasse, Verdier, 2015, p. 86.

éprouver que «je» n'est pas dans «nous» comme un *item* dans un ensemble. Que d'ailleurs «nous» n'est pas un «dans». Que «nous» ne «découpe» pas un sous-ensemble dans le grand cercle de «tous». Qu'il se dit aussi bien pour «moi et vous» que, contre vous, pour «moi et eux». Qu'il n'est pas le pluriel de «je»; et qu'il n'est pas même nécessairement, pas toujours (ça on le sait), un pluriel.

Nostrations

C'est Émile Benveniste⁴ qui a donné de la question du «nous» la description la plus fine ; cette description surprend, déplace, et invite à rouvrir la question politique, en s'interrogeant sur le genre de sujet qu'est donc le sujet collectif. Benveniste a noté que dans presque aucune langue «nous» n'est construit à partir de «je» (à la différence de la troisième personne du pluriel, qui pluralise simplement le singulier du «il» ou «elle»); «nous» est un autre mot que «je», n'en dérive pas, ne le pluralise pas. Et il est clair, précise Benveniste, «que l'unicité et la subjectivité inhérentes à “je” contredisent la possibilité d'une pluralisation». C'est que «je», et «nous», sont des faits de langue ; ce ne sont pas les noms grammaticaux de l'individu et du groupe, leurs équivalents, ce sont des positions de parole, et la parole régit autrement le singulier et le collectif ; car il n'y a pas de pluralisation possible de la position de sujet actuel du discours : on ne peut pas parler «ensemble» – on peut chanter ou prier en chœur, mais pas exactement parler.

«Nous» ne se construit donc pas avec des «je». «Nous» n'est pas le pluriel de «je», il est, précise Benveniste, la «jonction» indéterminée de «je» avec du «non-je», le résultat d'un «je» qui s'est ouvert à ce qu'il n'est pas (l'image me semble très baudelairienne), et qui s'est «dilaté».

C'est sur la lecture des propositions de Benveniste que Jean-Christophe Bailly a fondé le beau texte intitulé «“Nous” ne nous entoure pas⁵», qu'a publié en 2014 la revue *Vacarme*.

4. É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque des sciences humaines», 1966.

5. J.-C. Bailly, «“Nous” ne nous entoure pas », *Vacarme*, n° 69, automne 2014, p. 172-195.

Avec l'appui de la linguistique donc, mais également avec le secours de la poésie, car la poésie sait instituer ses propres scènes pronominales, les inventer, les affûter, les déclore et tenter d'autres phrasés. C'est donc en philosophe et en poète que Bailly entreprend dans ce texte de regarder la configuration de sens si spécifique du pronom « nous », qui dit des choses surprenantes quant à nos liens, à nos nouages et à nos dénouages, mais aussi quant à la constitution historique de nos collectifs et à nos façons de nous rapporter à ces collectifs, de les éprouver, de les favoriser ou de les fuir.

Il part de la grammaire des pronoms, et considère les situations d'énonciation du « nous », ses performances à la fois précises et temporaires, qu'il appelait des « nostrations » ; il a l'audace d'esquisser une histoire de ces « nostrations », qui serait celle des différents âges politiques de la communauté (les formations tribales, les nations souverainistes ou les grandes constitutions religieuses) ; et il insiste sur la possibilité du départ, la tentation de sortie du ou des « nous ».

À l'égard de « nous », la possibilité de sortie, dans l'héritage du romantisme allemand qui importe tant à Bailly, est assurée ici par « l'irréductibilité ironique et welteuropéenne du *Je* qui empêche la fermeture sur l'identité ». On peut n'être pas d'accord avec le fait de fonder sur le « je » la décloison du « nous » (pourquoi pas, par exemple, sur d'autres formes du collectif, d'autres façons de se rapporter à du « non-je », autrement dit d'autres nouages ?). Reste l'essentiel : la respiration réclamée par Bailly, son attention à l'abus actuel du « nous ». Ailleurs, dans des livres aussi importants que *Le Dépaysement. Voyages en France*⁶, ou *France(s), territoire liquide*⁷ (dont on peut considérer qu'ils traitent eux aussi du « nous », en l'occurrence du « nous » national, et l'attrapent par la conscience de ses périls, ceux justement d'une compréhension identitaire ou ensembliste du collectif), la décloison ne s'appuie pas sur le « je », mais sur l'attention patiente à la multiplicité indocile des façons dont se vit et se voit le pays, et qui font de « la France » autre chose qu'une unité découpée

6. *Id.*, *Le Dépaysement. Voyages en France*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2011.

7. *France(s), territoire liquide*, préface de J.-C. Bailly, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2014.

(détournée) à la surface du globe : l'équivalent d'une peau de bête étirée, en certains endroits transparente, prête à céder, faite de lieux de toutes sortes, aimables ou pas, mais décrits avec patience, égards, et précision. Des lieux qui déploient autant de régimes de spatialité et de pratiques, d'oublis, de replis, de rêves, et qui sont autant de façons pour le pays d'être un pays, de dire, de raconter ou de croire qu'il est un pays. Il ne s'agit pas de tourner le dos à la question de l'identité, en renonçant à la penser. Mais de la penser autrement, et par exemple d'opposer à l'émotion d'appartenance celle de la «provenance» : je viens d'ici, ni plus ni moins, la vie pour moi est venue dans cet endroit, puis elle a fait une ligne. *Le Dépaysement* est une lutte contre l'«empayement», et se met à l'écoute de cela : ce quelque chose qui «se tient, se maintient», «qui ne cadre pas forcément avec des limites», qui est comme une «émission⁸», non pas une chose mais un *envoi* qui se propage. Toute la tâche était de libérer dans la «forme-pays» cette émission : fouiller l'identité pour montrer qu'elle «n'existe que comme quelque chose qui s'est fabriqué au cours des siècles, justement par ses bords, par des contacts, par le fait qu'elle est traversée, traversable, visitée et visitable, curieuse et ouverte», pour la remettre en piste. Le pays s'y donnait comme un phrasé «sans arrêt menacé par tout ce qui cherche à convertir le mystère de l'identité en système de valeurs⁹». Un pays (ce pays) n'était pas conçu comme un contenant, un effet de découpe, mais comme une configuration mobile d'effets de bords et d'effets de fuite. Et cela faisait du bien, en 2011, de pouvoir éprouver ainsi le pays ; c'était deux ans après que les historiens français s'étaient vus «sommés, par injonction gouvernementale, de monter vaillamment à la frontière afin d'y consolider "l'identité nationale", en y enfouissant de manière toujours plus profonde ces fameuses "racines" qu'on espérait chrétiennes¹⁰». Cela changeait tout de ne pas se demander ce qu'est la France, qui est français, qui exactement est dedans, et dehors, mais

8. J.-C. Bailly, *Passer définir connecter infinir*, Paris, Argol éditions, 2014, p. 152.

9. *Ibid.*, p. 151.

10. P. Boucheron, *Faire profession d'historien*, Paris, PUF, 2010, p. 11.

comment est la France, ici, là, comment elle se vit en tant de points du territoire...

L'approche pronominale elle aussi change tout¹¹, et d'une façon assez semblable, autorisant (obligeant, et c'est heureux) à ne pas poser au « nous » la question du « qui » (qui est dans « nous », qui n'y est pas, dans combien de « nous » sommes-nous?), mais plutôt quel genre de forme il est, comment il se fait et se défait, comment on s'y adosse, comment on s'en échappe. Car si « nous » opère une jonction « entre le "je" et le "non je" », à la détermination de ce « non-je » « nous » précisément se dérobe. Quelque chose en « nous » doit, en quelque sorte, s'illimiter. En sorte que « même si en règle générale le *nous*, tel qu'il fonctionne dans l'usage quotidien, est en fin de compte assez transparent, il reste que son indétermination l'accompagne et le suit comme son ombre, il reste qu'il n'assigne aucune communauté à demeurer stable sous son appel »; en sorte aussi qu'au lieu de « considérer cette indétermination comme un manque, peut-être doit-on l'aborder positivement », c'est-à-dire décider de s'appuyer sur elle, et dès lors, « envisager le flottement [...] comme une condition de fonctionnement, comme ce qui permet au *nous* de ne pas se refermer sur lui et à la communauté qu'il désigne de se concevoir non comme un cercle à la circonférence étanche mais comme le moment d'une formation toujours en cours ». C'est là un vœu, car « il n'est aujourd'hui aucun d'entre nous pour qui le *nous* se présente strictement de la même manière », et c'est pourquoi l'examen des nouages et des dénouages (non l'interrogation de « qui est nous? », mais l'examen des multiples « nostrations ») doit être patiemment mené.

« "Nous" ne nous entoure pas » est repris en ouverture du dernier recueil de Jean-Christophe Bailly, *L'Élargissement du poème*; cela dit assez que la poésie peut être une arène où se travaillent, s'affûtent et s'exposent les situations de langage ouvertes par le pronom « nous », ouvertes et susceptibles de se rouvrir à neuf à chaque fois que se phrase, tente de se phraser, le politique.

11. La revue *Klésis*, liée à la tradition analytique, a intitulé l'un de ses derniers numéros « Dire nous », et ancre elle aussi, en tout cas initialement, sa réflexion dans la définition de la personne héritée de la pensée de la langue de Benveniste.

L'abus du nous

C'est attentif lui aussi à cette donnée particulière du pronom, le fait qu'il ne soit pas le pluriel de «je» et qu'il n'y ait d'ailleurs pas, à proprement parler, de première personne du pluriel, que Bruno Karsenti médite «la question juive des modernes¹²», dans un ouvrage qui en fait le foyer d'une *philosophie de l'émancipation*, et dont certaines pages ont d'abord été publiées dans la revue *Po&sie*. C'est une analyse magistrale, à la fois très ouverte et très contrôlée, qui dialogue avec Benveniste, mais aussi avec la lecture qu'en a donnée Jean-Claude Milner dans *Le Périphe structural*¹³, et avec les effets historiques de la profération du «nom juif» et de sa reprise dans un «nous» qui lui est venu, bien souvent, du dehors et d'une sommation forcée d'identification.

Bruno Karsenti se penche sur une lettre ouverte de 1942, écrite par Marc Bloch et Georges Friedmann en réponse à «Nous, Israélites de France...», un appel de l'Union générale des Israélites de France qui avait été créée en 1941 par Vichy, obligeant tout juif à s'y inscrire et à y apporter sa cotisation – à se «déclarer», c'est-à-dire à s'exposer et à payer. Juifs «de France» donc, et non pas «français», qui se trouvaient sommés de former une union. Marc Bloch a rédigé une lettre, signée par une série d'intellectuels, dont Benveniste, qui commençait par ces mots: «Monsieur, Israélites français, nous nous adressons à vous»; la modification qu'il imprimait à la formule «Israélites de France» disait assez qu'il ne se reconnaissait d'autre avenir que *français*, incarné dans la société nationale, celle que le gouvernement de Vichy justement avait rompue.

La force de l'analyse de Bruno Karsenti, qui suit de près Jean-Claude Milner, consiste à imaginer le trouble qui a pu toucher Benveniste, le penseur de la langue et des subjectivations dans la langue, au moment où il lui a fallu signer pour protester, en même temps qu'il ne pouvait que se rebeller, s'indigner même de l'obligation dans laquelle chacun s'était ici trouvé de dire «nous». Le tort est qu'aucune subjectivité grammaticale ne se constituait ici dans l'énonciation, rem-

12. B. Karsenti, *La Question juive des modernes: philosophie de l'émancipation*, Paris, PUF, 2017.

13. J.-C. Milner, *Le Périphe structural*, Lagrasse, Verdier, 2002.

placée qu'elle était, d'emblée, par un collectif imposé. «“Votre injustice et notre colère” résonne à chaque occurrence du *nous*, elle est déclenchée à chaque fois par l'obligation à dire *nous*, c'est-à-dire à ne plus parler en tant que sujet, à ne plus se constituer en sujet dans le langage. Le crime du “nous” est un dévoiement du langage, comme seul lieu d'existence du sujet» (p. 339-340). C'est ce qui a eu lieu dans l'appel «Nous, Israélites de France...», et l'indignation qu'en a certainement éprouvé le linguiste «est celle d'avoir été convoqué dans la langue, au prix d'un dévoiement de la langue elle-même». Le collectif, ici, n'aurait pas dû avoir à se dire, à se déclarer, à prendre cette forme dans celui plus large de la nation. Ce «nous» était «mal formé», et c'est ce qu'une politique républicaine aurait dû prévenir, elle pour qui il y a une libération à dire «nous».

«Il y a en politique, conclut Bruno Karsenti, un risque constitutif de glissement, l'insinuation d'une faute logique: celle de faire passer le nous pour un véritable pluriel, et donc de briser sa constitution discursive.» Et ici, la question juive touche au vif du projet moderne, celui d'une émancipation que son histoire a rendue saillante et maquillée «en problème à résoudre» (p. 22).

Voilà une mise en garde contre l'abus de «nous». Et une mise en garde qui ne se formule pas au nom du «je», comme s'il lui revenait de faire vaciller le «nous»; mais invite au contraire à qualifier le type de nouage dont on doit se rendre capable pour se savoir socialisé dans la période moderne, c'est-à-dire pour être capable d'appartenir tout en étant le sujet d'une aventure d'émancipation. «Le problème n'est pas d'être vraiment soi, et de ne jamais l'être tout à fait», le problème est celui des «rapports – linguistiques et sociaux – qui sous-tendent la possibilité de dire je aussi bien que de dire nous» (p. 358-359). Décidément, la question est de savoir ce que noue le «nous» (par conséquent aussi ce qu'il peut dénouer), et non pas le nom, ni le nombre, de ceux qui sont supposés pouvoir y être comptés. Et Bruno Karsenti de le dire avec les mots de Durkheim: l'émancipation progressive de l'individu n'implique pas qu'il s'arrache à la société, mais «qu'il se rattache à elle d'une autre façon qu'autrefois» (p. 19). Non pas: comment s'abstenir de dire «nous», mais bien: comment et quand vraiment s'assembler, et le dire?

Le pluriel de quoi ?

Ouvrir la scène linguistique, ouvrir en outre l'arène poétique, cela transforme l'ordre même des questions posées au « nous ». Cela autorise, oblige même, on l'a compris, à ne pas se demander d'emblée « qui » est « nous », ou de qui exactement tel « nous » est composé – quelle est son extension, son intersection avec d'autres – ; mais ce qu'est nous, ce qu'institue le « dire nous », quel type de liens et d'expérience il favorise, ou au contraire défend et rend plus difficile. Il s'agit de se demander ce que cette configuration linguistique change, change vraiment pour « nous ».

Et c'est par exemple jusqu'à l'idée calmement posée en ouverture de *Nous*, même si elle constitue une hypothèse à la fois raisonnable et entraînant (« Admettons que le sujet de la politique, c'est nous », p. 7), même si elle nous importe, nous emporte, et a raison de nous faire envie, c'est jusqu'à cette idée que l'écoute de la langue fragilise, obligeant à prendre patience.

Le travail de Martin Rueff sur l'ensemble des pronoms opposerait sans doute à cette idée quelques questions d'importance ; par exemple celle qui consisterait à se demander, sans le décider trop vite, quel est le pronom du politique ; car rien ne dit que « nous » soit le seul, le bon (Jean-Claude Milner, développant la conviction que la politique concerne des sujets parlants, régissant la prise de parole et la privation de cette parole au sein d'une multiplicité¹⁴, s'est lui aussi demandé s'il existait des « pronoms politiques »). Chez Rousseau par exemple, qui sert de guide à Martin Rueff dans son enquête sur la grammaire des pronoms, « nous » est l'arène de la relation d'amour, où s'abîment passionnément deux « je », alors que la scène politique naît, elle, d'une juste articulation entre le « tous » et le « chacun » – non des « chacuns » (ce serait la base du libéralisme, qui ne *no*ue rien), mais d'un certain type de nouage du « chacun » et du « tous », joignant autrement le « je » et le « non-je », imposant une conviction d'égalité, pensant l'indétermination plutôt que le dénombrement (l'indéfini pronominal consonnant ici avec l'indétermination qu'un Claude Lefort plaçait au centre de la forme de vie démocratique).

14. Voir Jean-Claude Milner, *Les Noms indistincts*, Lagrasse, Verdier.

Pour ma part, je suis sensible à l'insistance actuelle de la gauche, et par exemple d'une Chantal Mouffe¹⁵, pour poser que la vie politique repose sur la construction conjointe, assumée et combative, d'un « nous et eux » ; et si « nous » est bien ici le pronom du politique, ce n'est pas comme détournement d'un cercle identitaire mais, rendu indissociable d'un « eux » politiquement construit, en tant qu'il déclare et poursuit une conflictualité initiale, qui ne pose pas une question d'appartenance mais de lutte. Le « nous et eux » qu'impose la conviction que nous avons à fonder l'action politique sur l'évidence du dissensus, ce « nous et eux » n'est décidément pas affaire d'identification, mais de détermination d'une cause, une grande cause, qui vaille la peine que l'on s'y risque, et qui dise ce à quoi l'on tient – puisque l'on ne tient pas tous à la même chose. Et cet appel-là me semble pouvoir être d'autant plus juste qu'on voudra bien entendre le « nous » dans toute la singularité sémantique qui vient d'être ici rappelée, si « nous » ne va pas de soi, et naît de la lutte. La question étant de savoir, d'éprouver, comment on se noue, et à *quoi* on se noue (et contre quoi, et comment « contre » – pas forcément en retournant violence contre violence par exemple : « Vous n'aurez pas notre haine », lisait-on, après les carnages du Bataclan).

Car qu'est-ce qu'entendre vraiment que « nous » n'est pas le pluriel de « je », n'est pas l'agrégation de plusieurs « je » ? Qu'est-ce que se mettre à l'écoute de cette donnée-là de la langue, dans laquelle se vivent la politique et ses dynamiques de prise de parole ou de privation de la parole ? C'est entendre que « nous » ne désigne pas une addition de sujets mais un sujet collectif, dilaté autour d'une énonciation. « Nous » ne signifie pas : tous ceux qui sont comme moi, mais : tous ceux qui pourront être le « je » de ce « nous », l'endosser, le reprendre à leur compte, tous ceux qui pourront parler au nom de « nous » : tous ceux que noue une cause. Le « nous » de la langue est ce sujet qui se définit par une lutte et par l'action qui s'y engage ; « nous » opère une jonction entre moi et « du » non-moi, entre mes petites affaires et une plus grande cause. En sorte que « nous » est toujours, si je puis dire, en avant de lui-même, et ne saurait se confondre avec une logique d'iden-

15. Voir par exemple C. Mouffe, *L'illusion du consensus*, Paris, Albin Michel, 2016.

tification ou d'appartenance. Il ne s'agit pas avec « nous » de dire qui je suis, de me déclarer (« Décline-toi, garçon ! », faisait dire Novarina à l'un de ses personnages), il ne s'agit même pas de dire « comme qui » je suis, mais ce que nous pourrions faire si nous nous nouons.

Décidément, « nous » ne nous entoure pas ; « je » n'est pas dans « nous », « nous » n'est pas un « dans », un contenant au sein duquel on se glisserait, un « cercle » découpé dans la multitude. Le politique ne s'y donne pas comme la cartographie des ensembles identitaires et de leurs intersections, fussent-elles nombreuses, vives et démultipliées. « Nous », patiemment écouté, ne saurait ouvrir à la question de l'identité, mais à la tâche infinie qui consiste à faire et défaire des collectifs (oui, aussi défaire – on lit en ce moment sur un mur : « Étrangers, ne nous laissez pas seuls avec les Français ! »). Nouons-nous, dénouons-nous, avec ce que cela suppose de place faite aux émotions, aux affections qu'il y faut. Ce qui se manifeste alors dans la vie en commun, dans cette vie « au nous » si je puis dire, (et un travail comme celui du sociologue *et poète* Luc Boltanski y rend sensible, lui qui se montre très attentif à un dissensus initial, et pense la manière dont les gens, dans un espace traversé par une multitude de désaccords, font et défont des collectifs), ce qui se manifeste dans la vie en commun donc est à la fois l'impossibilité et l'appel de cette vie en commun : tout ensemble la reconnaissance et la négation de notre impossibilité à nous nouer les uns aux autres « de façon à la fois cohérente, stable et juste ¹⁶ ». Nous avons à faire des collectifs non pas en dépit de ce qui nous sépare, mais *avec* cette indépassable conflictualité, qui est à la fois la charge et la chance du politique. Ici encore, la langue fait leçon, creusant une séparation que l'on peut entendre comme une solitude, quelque chose au-delà de quoi mais aussi avec quoi le sujet, celui qui dit « je », doit de toute façon plier pour faire « nous » : « je dit également que tous les sujets sont distincts et que c'est cette séparation native [...] qui ouvre l'espace, nécessairement disséminé, ou disséminant, de l'énonciation ¹⁷ ».

16. L. Boltanski, *De la Critique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF-Essais », 2006.

17. J.-C. Bailly, « « Nous » ne nous entoure pas », art. cit.

Peut-être « nous » est-il quelque chose comme le pluriel de « seul » : le pluriel de « seul », « autre », « séparé ». « Nous » ne se fait pas à partir de tous nos « je », qu'ils soient pleins ou troués, mais à partir de nos solitudes ; il les met en commun, c'est-à-dire qu'il les rassemble, les surmonte en les rassemblant, et pourtant les maintient. Nous faisons et défaisons des collectifs avec ces solitudes et non pas malgré elles. Nous ne nouons rien d'autre, mais c'est déjà tellement, que notre égale incertitude, notre égale solitude, et donc aussi nos égales potentialités.

*

« Nous » n'est décidément pas le mot de la fin, c'est le point de départ d'une enquête nécessaire, très actuelle, mais qui reste à instruire avec patience, liberté, attention, à l'écoute de la langue. « Nous » se dit en plusieurs sens ; il arrive qu'on abuse du « nous », il arrive que « nous » lui-même soit un abus. Un « nous » bien compris, suggère la langue, est toujours en avant de lui-même, c'est le nom d'une cause, d'une lutte, d'une tâche, plutôt que celui d'une appartenance ou d'une identité (qui se diraient en troisième personne, découperaient des îlots d'« ils » ou d'« elles » dans le plus grand ensemble de « tous »). « Nous » n'existe que déclos ; ainsi, « nous Français de souche » n'a pas de sens (pas de sens pour « nous », pas d'honneur) ; « nous Français » en a si la nationalité s'acquiert et se donne, en a dans l'entreprise d'*Histoire mondiale de la France*¹⁸ conduite par Patrick Boucheron, en a dans l'attention vigilante au pays portée par Jean-Christophe Bailly, qui réfléchit à cette émotion de la « provenance » qui est le départ d'une ligne s'illimitant dans le temps (et non à celle de l'origine, qui est le retour vers un point) ; mais « nous Français » perd son sens dans la bouche des Le Pen comme il l'avait perdu sous Vichy, devenant un pluriel dénombrable, détournant un ensemble fermé comme un enclos, incapable de s'infinir – comme s'il y avait là un pluriel suffisamment soudé pour faire un sujet, capable de tenir un discours sur lui-même. Et dire cela ce n'est pas faire

18. P. Boucheron (éd.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Éd. du Seuil, 2017.

la belle âme, c'est écouter la langue et l'historicité dans la langue. «Nous» est par définition illimitant; non pas indéterminé (au contraire il est déterminé: par une lutte, des idées de liens, des idées d'avenir, qui justement le fondent en sujet collectif, sujet d'une prise de parole), mais illimitant: bien décidé à ne pas compter ses membres. Il n'y a pas de vertu mécanique du «nous», «nous» ne vaut que ce que vaut la cause qu'il place en avant de lui-même, c'est-à-dire l'idée vers laquelle il tend et pour laquelle il lutte. Peut-être ne vaut-il donc que lancé avec ferveur (avec colère et joie) dans de véritables aventures d'émancipation.

Marielle MACÉ